

Violence et Culture de la Violence, fondements de notre société ?

Pour ouvrir l'appétit, deux définitions :

Violence :

1. abus de la force
2. acte violent (= qui s'exprime sans aucune retenue)
3. disposition naturelle à l'expression brutale des sentiments

(Dictionnaire Robert)

Culture : ensemble des signes, symboles et manifestations qu'une société s'envoie à elle-même et envoie aux autres sociétés. (Guy Debord)

...Et quelques réflexions personnelles en vrac, sans souci de hiérarchiser les éléments :

Voici quelques années, je vis une œuvre d'un de nos derniers grands peintres, **Paul Rebeyrolle** (1926-2005) Sur 4m², un immense visage convulsionné vomissait un flot de matières répugnantes. Titre de l'œuvre : «International Banking» (sic !)

« Si on a l'amour de la nature et des gens, cela peut aller jusqu'à la violence » disait l'ami Rebeyrolle. Mais qu'est-ce qui est le plus violent, le tableau ou ce qu'il dénonce ?

Nous savons tous que la violence, polymorphe et omniprésente, est au cœur de notre société. Au cœur ? Moi, je crains qu'elle ne constitue le fondement- même de notre société...et qu'il y a là un débat de fond trop peu pratiqué. Et que tant que nous n'aurons pas une conscience fine de la violence (la nôtre et celle de notre société), il me semble vain d'élaborer des plans sur ce que peut-être le Bien Commun (notre bonheur ?). Un peu comme une dent en or posée sur une racine cariée.

Je parle bien ainsi de débat de fond, car mon propos n'est pas ici de refaire un millionième commentaire sur les voleurs de sacs de vieilles dames, les chouraveurs de vélocipèdes et autres fumeurs de poils de brosse : les gazettes de droite s'en chargent jusqu'à plus soif.

Car, de quoi s'agit-il ? Ni plus ni moins que de proposer une réflexion sur les fondements profonds de la société que nous avons construite – ou laissé construire. Et qu'il n'est pas impossible que nous commettions, tous citoyens confondus, l'erreur de considérer que nous avons seulement à nous interroger sur les modes de gestions de cette société, et non sur les principes fondamentaux qui l'ont engendrée.

Pour moi, vous l'avez déjà compris, notre société repose –à mon grand dam- sur la violence. Ou plutôt, les violences, que nous avons bel et bien me semble-t-il, érigées en valeurs essentielles de notre société.

Voici quelques gisements principaux de cette culture de violence (liste non exhaustive) :

La violence est à la base de l'Etat : le citoyen est en effet censé renoncer à sa violence naturelle personnelle et à la confier à l'Etat, seul utilisateur de la force dans notre société : armée, police, justice...

Soit, faute de quoi ce serait la jungle totale. Mais quels contre-pouvoirs (politiques et citoyens, pas seulement judiciaires) avons-nous mis en place pour éviter que la nécessaire force de l'Etat ne se transforme en violence ? Car les exemples sont nombreux, quotidiens et actuels. Vous n'aurez aucun mal pour illustrer cette affirmation. Si vous citez la récente loi de M. Mariani, vous avez gagné ! Mais poursuivons car cette loi est révélatrice d'autres ingrédients :

L'Autre : au cœur de notre culture de la violence, l'Autre est a priori un gêneur, un concurrent, peut-être un ennemi, au moins potentiel. Sans l'Autre, nous serions très heureux (?) Tout le mal vient de l'Autre ! Sur notre échelle des comportements avec l'Autre, il s'agira d'abord de l'ignorer, puis de s'en méfier, de lui montrer que nous sommes les plus forts, de le soumettre, ou de l'éloigner de chez nous, voire de l'éliminer... Si en plus l'Autre s'appelle Rachid ou Karim, il le fait exprès, non ?

Conséquence directe de ce comportement : on nous a inventé un Ministère de l'Identité Nationale et de l'Immigration à la mords-moi le nœud. Et la loi Mariani ! A l'évidence, de toutes grosses fautes morales.

Une grande partie de notre vie se joue ainsi sur cette peur- haine de l'Autre, à quelques rares exceptions près (famille, amis, solidarités sélectionnées) :

- Dans notre vie professionnelle, en entreprise ou à l'école, combien de notations, de classements, concours, évaluations etc. ? Objectif : savoir qui est le plus fort, le plus rentable (pardon, on dit «performant» !), le plus compétent, le plus... Et a contrario, qui est le plus faible. Taïaut, taïaut, sus au faible ! Lâchons les chiens ! Ou encore, viré de la boîte, le moins performant ! Encore un effort, et dans peu de temps, nous aurons peut-être le droit légal de lancer des cailloux sur les pauvres ? Youpi ! *What a wonderful world* dit la chanson.
- Pas une seule compétition sportive qui ne repose sur ce même principe : qui est le plus fort ? Sans parler des sports ou loisirs directement mortifères : chasse, taumachie...
- L'énorme majorité des jeux de sociétés, et pratiquement tous les jeux sur Internet, sont basés sur ces mêmes principes : détruire (quelque chose ou quelqu'un), classer, hiérarchiser, toujours du meilleur au plus faible.
- Et aussi : ma BMW roule plus vite que ta Twingo, ma cathédrale est plus haute que ta mosquée, ma villa est plus vaste que ton pavillon etc. etc. etc.

La mémoire collective, vecteur de la culture de violence

- Très couramment, les rues de nos villes portent les noms de nos illustres massacreurs, nos places s'ornent des statues de nos sabreurs et il n'est pas un village sans son monument aux morts à la mémoire de pauvres types « morts au champ d'honneur » : mourir au combat est un honneur et la guerre est une fête... Vous êtes vraiment sûrs de ça ?
- A Strasbourg, notre musée historique rénové regorge de merveilleuses collections d'armes : toujours à la pointe du savoir-faire de l'homme, l'armement est un formidable moteur de nos techniques nouvelles. Et de notre économie.

Et lors des guerres actuelles, nous voilà tous ébahis d'admiration : quoi ? des missiles intercontinentaux dont la précision de tir est de quelques centimètres ? Bravo ! Extraordinaire ! Mais dans la comptabilité de nos sentiments, personne ne porte dans la colonne « débit » la somme de souffrances provoquées par ces armes. Hormis le comptage des victimes et le prix économique des conflits armés, personne n'a jamais envisagé une échelle d'appréciation des souffrances directes, indirectes, immédiates et à terme d'une guerre. Carence hurlante de qui nous sommes... Et légèreté criminelle de ceux qui les décident.

Le Temps : nous voulons tout, tout de suite. Nous ne supportons plus d'attendre. La patience semble être une valeur périmée. Un jeune diplômé «exigera» un poste à responsabilité dès son premier emploi, et l'on sait fabriquer un chanteur/chanteuse en une émission de télé...

Nombre de techniques nouvelles ont pour seul objectif de nous faire gagner du temps. Dans les processus industriels, les temps de fabrication ont été érigés en dogme intangible (combien de suicides chez Renault et Peugeot ? combien de dépressions lourdes ?)

L'ineffable M. Mariani (désolé, je ne peux m'empêcher d'en remettre une couche) ne s'y est pas trompé : raccourcir le délai de recours d'une reconduite à la frontière à 15 jours, voilà bien une violence du temps de plus belle eau.

Ce nouveau rapport au temps, devenu valeur suprême, est en lui-même source d'actes de violences contre tout ce qui nous retarde: un service de restaurant trop lent, une auto qui nous bloque, un délai de la part d'un fournisseur etc.

La tyrannie du « tout économique » : je reviendrai ultérieurement sur cette nouvelle religion (si, si, c'en est une !)

... Pour conclure :

« Il n'y a plus d'utopie à la taille de notre désarroi » écrivait Raoul Vaneigem, philosophe et poète situationniste. Pour lui, le libéralisme, utopie largement dominante, est déjà nécrosé, les autres utopies (communisme, religions...) ont fait faillite, ou du moins ont montré leurs étroites limites. Emmanuel Todd ne dit pas autre chose, avec d'autres mots.

Mais ne soyons pas naïfs : toute utopie est dangereuse, essentiellement parce qu'elle veut, par essence, faire le Bien des autres malgré eux. A lire absolument à ce propos, l'excellent article de Raphaël Enthoven, « Le Meilleur des Mondes Impossibles », dans la revue « Philosophie Magazine » N° 12 (septembre 2007).

Alors, sommes-nous condamnés à une utopie ou au désarroi ?

Non, mais il nous appartient maintenant d'inventer une nouvelle morale politique. Une vraie, pas un argumentaire cosmétique, ni un prêt-à-penser, ni un catalogue de slogans- placebos, façon Sarkozy.

Pourquoi une telle tâche nous incomberait-elle ? Parce que, me semble-t-il, le PS, fort de ses échecs (mais si !), fort de vraies pratiques démocratiques, fort des réels talents dans ses rangs, est le mieux (le seul ?) placé pour entamer une telle réflexion de fond. Notre Société en a l'impérieux besoin.

Vaste chantier ! Au boulot ?

Vincent HIRSCH